



La disparition annoncée des sites anciens de l'île Saint-Laurent, Alaska

Yannick Meunier
Centre d'études canadienne et
des cultures nord-américaines
Université de Paris 3
Sorbonne Nouvelle

Introduction à l'objet de l'étude

La question de la disparition et du déclin des civilisations est étudiée sous l'angle du discours archéologique sur la fouille autochtone des anciens villages de l'île Saint-Laurent, en Alaska. L'île Saint-Laurent (*Sivuqaq*) est un lieu mythique pour l'archéologue. La Yupik Susie Silook la compare même à la Rome antique : « a sort of « Rome » of Inuit civilization » (1999:15). Grandeur et décadence, Silook a trouvé les mots justes pour décrire ce qui s'y passe. Depuis la fin des années 1920, la plupart des habitants des deux villages, Gambell et Savoonga, s'adonnent à la fouille des anciens villages dont la stratigraphie atteint, à certains endroits, jusqu'à 6 mètres d'épaisseur (Crowell 1985:78,81,107). Les Yupiget exhument quantité de matériaux, parmi lesquels ils trouvent des objets en ivoire de morse patiné, vestiges des civilisations passées. Ces artefacts sont utilisés dans l'artisanat ou bien vendus aux touristes, aux musées ou aux collectionneurs d'art primitif. La pratique est connue, critiquable, sans être pour autant condamnable par la législation actuelle. Autant l'*Alaska Native Claims Settlement Act* (1971) que l'*Archaeological Resources Protection Act* (1979) laissent l'initiative aux populations autochtones de l'Alaska de préserver leurs sites anciens ou de les exploiter à des fins commerciales¹. Il n'en a pas

¹ Puisque la loi reconnaît la fouille des sites anciens comme une activité licite, il est tout à fait déplacé de comparer l'Autochtone à un pilleur de sites archéologiques.

été toujours ainsi. Entre 1927 et 1974, une bonne partie du littoral a fait l'objet d'intenses fouilles scientifiques. À partir de 1975, des fouilles préventives ont succédé aux campagnes institutionnelles. Parmi les documents qui concernent l'archéologie de l'île Saint-Laurent, beaucoup commentent la destruction des sites anciens par le fouilleur yupik, préalable pour arriver à ses fins. Il en ressort un discours pluriel sur le déclin, la mutation et l'effondrement d'une société autochtone gagnée par l'appât du gain. Qu'en est-il en vérité? Le regard que porte l'archéologue sur une pratique dont il a en aversion est-il objectif? Est-ce que son discours traduit la situation dont il a été le témoin ou un intérêt sous-jacent? Tel est l'objet de cet article où sont mis en regard le discours archéologique et les faits sur lesquels il s'appuie, afin d'en dégager des réflexions sur le caractère d'urgence d'une situation donnée.

À l'aube des campagnes archéologiques

L'anthropologue Ales Hrdlicka, conservateur à la division d'anthropologie physique au *U.S. National Museum*, est l'un des premiers scientifiques qui a consigné le commerce des objets anciens et la fouille autochtone dans cette partie du globe. Le 23 Juillet 1926, il quitte Nome (Alaska) à bord du *U.S. Revenue Cutter Bear*, cap au Nord, en direction de Barrow. Sa mission consiste à rechercher les traces des premiers peuplements de l'Amérique dans cette région de l'Alaska. Les hypothèses anthropologiques, fondées sur la linguistique, l'ethnographie, la géographie et l'archéologie, supposent sérieusement un point d'entrée au Nord-Ouest. C'est là que Hrdlicka se rend, en s'arrêtant bon gré mal gré dans des villages yupiget et inupiat où le *Bear* fait escale. Arrivé en vue de Gambell, le vapeur fédéral abaisse l'ancre et aussitôt un *umiak* vient à sa rencontre. Plusieurs Yupiget montent à bord, suivis de l'instituteur du village, avec un sac plus ou moins volumineux contenant de l'artisanat et des objets anciens. Le pont devient rapidement un étal où les ivoires sont vendus aux marins ou échangés contre des articles. Hrdlicka réussit péniblement à acquérir une pointe en ivoire finement incisée, les officiers exerçant un droit de préemption sur les plus beaux spécimens. Dans l'après-midi, le *Bear* accoste en face du village de Savoonga, distant de 40 miles. Comme à Gambell, la scène se répète, mais avec beaucoup plus d'intensité. Les Yupiget déballetent davantage d'objets en ivoire patiné en raison de la proximité d'un ancien village (Hrdlicka 1943:90-91).

De retour à la Smithsonian Institution, Hrdlicka rédige un rapport sur son expédition, qui comporte en outre, le témoignage de l'équipage du *U.S. Revenue Cutter Algonquin*. On apprend que les marins de l'*Algonquin* achètent quantité d'objets en ivoire patiné aux fouilleurs autochtones, qui les récupèrent dans les éboulis d'anciens campements érodés des îlots Penuk, situés à quelques miles à l'est de l'île Saint-Laurent. Hrdlicka (1927:145) donne un aperçu de l'intérêt que ces objets représentent en les qualifiant de « fossilized » et de « remarkable and beautiful decoration ». Tous ces artefacts sont ensuite revendus par les marins, puis transformés dans les industries de colifichet à Seattle ou à San Francisco. Ces faits, tels que Hrdlicka les relate, sont de nature à sensibiliser l'opinion anthropologique sur

l'urgence de la situation. Il ne faudrait pas que tous ces vestiges ne disparaissent au préjudice de la science. « [T]his large island should be one of the principal points of attack for future research [...] these islands are of much promise, and it is urgent to explore them before what they can give disappears » (Hrdlicka 1927:145).

Le constat de l'anthropologue est d'autant plus alarmant que les villages côtiers subissent de plein fouet l'érosion marine. La montée des eaux est si inquiétante à certains endroits que les habitants ont dû abandonner leurs villages pour s'installer plus en amont. De mémoire, Lloyd Oovi, un aîné de Gambell, se souvenait de ces maisons en pointant la mer. « At that time the beach was farther down and there were no erosive waves back then. [...] To the south was Tungiyān's which is now also under the sea » (Oovi 1985:11). En 1926, l'ethnologue Diamond Jenness rapporta le témoignage d'Inupiat de l'île de la Petite Diomède sur la submersion d'anciennes maisons. « Tradition states that in ancient times the graveyard was on the site of the present village and that the old village lies beneath the water » (Jenness 1929:79). L'anthropologue Hrdlicka constata tout autant le phénomène à la pointe Hope. « The people have abandoned the village because, it is said, of the encroachment of the sea » (Hrdlicka 1927:148). Dans les décombres éclaircis par la mer, des fouilleurs retirent toutes sortes de choses. Hrdlicka est témoin d'une scène qu'il décrit dans son rapport de manière à montrer la « sauvagerie » de l'Autochtone dans l'exhumation des restes de son propre passé. « [T]he young woman [...] came against all expectation to the boat with a bag on her back containing five very good skulls, which she had excavated from the old burial grounds with her own hands » (1927:148). Sa démonstration permet d'arriver au second point de son argumentation, qui consiste à présenter l'apport salutaire de la civilisation dans ce bout du monde. « It was an illustration of the helpful and matter-of-course nature of these natives, who in general are progressing rapidly in civilisation » (1927:148). Son compte rendu d'expédition eut l'effet attendu dans le milieu de l'anthropologie. En invoquant tout l'intérêt que représentent les sites archéologiques de l'île Saint-Laurent, menacés par l'érosion marine, et davantage encore par le fouilleur autochtone, Hrdlicka convainc l'*American Council of Learned Societies* d'agir au plus vite en proposant la candidature de Henry B. Collins.

Mr. Collins is one of our ablest young men, and it is most desirable that a young man of his character be sent to the Bering Sea Islands during the next season and follow up the indications of ancient man and his migrations in several sites of which we have learned this year and some of which are in eminent danger of destruction by the elements or the natives (Lettre de Ales Hrdlicka à Edward C. Armstrong, Secrétaire de l'*American Council of Learned Societies*, 25 octobre, 1926)².

Ce préambule, ou scénario catastrophique, conduisit à une expédition anthropologique menée par Henry B. Collins, assistant de conservation à la division de l'ethnologie au *U.S. National Museum*, et T. Dale Stewart, un disciple de Hrdlicka, entre la Baie de Bristol et l'embouchure du fleuve Yukon. Seulement, la zone géographique où ont

² Archive « Hrdlicka », dossier « Collins », boîte 18. National Anthropological Archives. Smithsonian Institution (Hrdlicka 1926).

été envoyé les deux hommes ne correspond pas à celle où l'anthropologue avait dénoncé les fouilles autochtones. Lorsque Collins et Stewart explorent l'ouest de la partie centrale de l'Alaska, leur travail consiste à collecter des données pour le compte de Hrdlicka « in continuation of the anthropological survey of northern and central Alaska made by Dr. Ales Hrdlicka in the summer of 1926 » (Collins 1928b:149). Le discours catastrophiste élaboré par Hrdlicka n'a servi qu'à garantir les moyens financiers d'une seconde campagne scientifique indépendamment de ses objectifs initiaux (Meunier 2001:262-264). Ce n'est qu'en 1928 que Collins, accompagné d'un étudiant de l'Université de Washington, Harry E. Manca, partait pour l'île Saint-Laurent. Les deux hommes fouillèrent les bords érodés d'anciens villages des îlots Pujuk et de la pointe Kialegak, secondés par deux Yupiget recrutés à Gambell. Archéologues et Autochtones trouvaient rapidement un terrain d'entente par le versement d'un salaire, soit 5 dollars par jour (Collins 1928a:12). Aussitôt, la conduite « sauvage » qui caractérisait le fouilleur autochtone s'évanouissait au profit d'une reconnaissance de l'excellent travail qu'il fournissait à l'archéologue. Collins fit ainsi l'éloge de ses compagnons : « I wish to record here my obligation to [...] our loyal and intelligent Eskimo helpers, Paul Silook, Philip Maskin, and Moses Soonogoruk » (Collins 1937:iii). Parmi les agents destructeurs des sites archéologiques ne restait que la nature. C'est-à-dire l'élévation du niveau marin, l'érosion marine et éolienne, et l'alternance du gel et du dégel, qui désagrègent la structure terreuse des ruines situées en bordure du littoral. Cependant, le phénomène naturel était relégué au second plan, loin derrière l'archéologie, qui est la réponse scientifique au problème que pose la disparition des sites anciens.

Une entente tacite

Jusqu'au début des années 1970, archéologues et insulaires agissent de concert. Entre le journal de Henry B. Collins (1928) et le « projet de recherches archéologiques de l'île Saint-Laurent 1967 » du Suisse Hans-Georg Bandi (1968), on trouve de nombreux exemples de collaborations réussies. D'ailleurs, c'est souvent le Yupik qui conduit l'archéologue au site ancien. Robert E. Ackerman (1959) raconte comment il a bénéficié du savoir de ses hôtes. Soit de manière spontanée : « The next morning I was sent on my way by a few men who assured me that there were plenty of old igloos around » (1959:29). Soit à la lecture d'un document archéologique qu'il leur présentait : « Wayne Penayah, while looking at the illustrations in one of my books, said that he had seen several objects with the decorative style of Old Bering Sea at Evwhak » (1959:33). Soit, finalement, au cours d'entretiens : « Kermit Kingeekuk [...] told me about a site that he and his grandfather had dug into when he was a boy » (1959:35). D'autres archéologues ont souligné l'empressement des assistants yupiget, sans qui il aurait été impossible de découvrir tel ou tel site ancien. Bandi donne un exemple probant avec l'exhumation spectaculaire du « Saint-Sébastien de Gambell », dont le squelette contenait 16 pointes de flèche. « La découverte de la première tombe de Gambell a été possible parce que notre aide, l'Esquimau Winifred James, m'avait déclaré se souvenir que, dans sa jeunesse, on célébrait

encore des sacrifices à cet endroit » (Bandi (1985:168). Durant cette période, l'archéologie cohabite avec les fouilles autochtones, en théorie condamnées par l'*Antiquities Act* (1906), sans pour autant en paraître incommodée. Les dommages sont circonscrits à quelques sites côtiers, aussitôt fouillés par les archéologues. Au pire, se résigne-t-on à acheter des collections d'objets archéologiques aux Yupiget. La fouille autochtone est bien évidemment dénoncée dans les rapports, mais comparée aux campagnes de fouille institutionnelle, elle semble dérisoire. L'exhumation de milliers de vestiges et la collecte d'échantillons de matière organique nourrissent les hypothèses de recherche, en écho avec l'évolution des techniques de datation (dendrochronologie, carbone 14) et les découvertes archéologiques faites sur le versant russe, indépendamment des fouilles autochtones. D'ailleurs, l'archéologue ne lui témoigne aucune inimitié. Si Ackerman (1959:33) constate la destruction d'un site voisin du camp Kolowiya – « completely destroyed by zealous Eskimos in search of ivory to carve » – il ne porte aucun jugement de valeur sur les Yupiget. C'est à cette époque (1962) que les cinq sites archéologiques de Gambell sont inscrits au *National Register of Historic Places* (Inventaire des richesses nationales), preuve du potentiel archéologique qu'ils recèlent encore. Même Bandi montre de l'indulgence envers les « pot-hunters » ou « chasseurs d'antiquités » dans la version française de son rapport. « Les indigènes ne peuvent être blâmés : quoi de plus normal pour eux que de fouiller les iglous de leurs ancêtres et d'en tirer quelque argent pour leur nourriture, leur équipement ou autres » (Bandi 1968:13). L'image du fouilleur destructeur de sites archéologiques paraît obsolète. Pourtant, elle réapparaît dans les années 1970.

Un fouilleur, deux discours

Les archéologues, qui ont conduit une vingtaine de campagnes de fouille sur l'île Saint-Laurent, quittent brusquement les lieux en 1974. Le maire de Gambell, Frank Gologeren, et le propriétaire de la coopérative de Savoonga, Paul Rookok, exigent la restitution immédiate du corps momifié d'une femme, découvert à la pointe Kialegak, dont les os, les tissus organiques et les tatouages sont examinés dans trois instituts nord-américains. La réclamation du corps, que l'on promet de restituer rapidement à la population, s'étendit aux squelettes expédiés à l'Université de Berne (Allen 1974). Devant l'impossibilité de satisfaire la requête des deux leaders yupiget, Bandi renonça à poursuivre son projet de recherches archéologiques d'une année, mettant un terme aux campagnes institutionnelles. Seule l'archéologie préventive, c'est-à-dire le relevé des données archéologiques au cours de travaux de construction financés par l'État ou le Fédéral, permet encore aux archéologues de revenir à Gambell. En 1974, les Yupiget se réapproprièrent le sous-sol de l'île Saint-Laurent, confortés dans leur droit par l'*Alaska Native Claims Settlement Act* (ANCSA), et incités par les musées et les collectionneurs à leur vendre les plus beaux spécimens d'un patrimoine souterrain, continuellement grignoté par l'érosion marine (Meunier 2006:307).

Jusqu'à présent enclin à la modération, le discours verse dans le réquisitoire. *The Kialegak Site, St. Lawrence Island, Alaska*, de George

S. Smith et al. (1978), renoue avec une tendance exclusive où l'archéologue rend compte uniquement de son point de vue. Smith s'était rendu sur le site de Kiagelak en 1974, suite à la découverte de la momie, puis y était retourné en 1977 pour l'inhumation du corps. Son rapport est écrit en regard de son second séjour. Les conséquences des fouilles autochtones sont décrites sans ambages – « destruction of the site », « rate of destruction », « losing or destroying the archaeological resources », « totally destroyed » (Smith 1978:53) – pour finir sur l'image stéréotypée du champ de bataille. « The surface area of the mound is heavily pockmarked and, as at all of the major sites visited, reminded us of a battlefield » (1978:53). En revanche, l'action érosive de la nature, conjuguée avec celle du fouilleur, est formulée de manière euphémique (« suffered », « obliterated », « disturbed ») (1978:32). De même, Smith évite de noircir le fouilleur yupik, désigné par une expression neutre « Native ivory miner ». L'éventualité ténue de projets culturels menés conjointement avec des archéologues, comme la création d'un musée, invite à la retenue. L'époque est traumatisante pour l'archéologue. L'*Antiquities Act*, qui réglementait jusqu'alors les fouilles archéologiques conduites dans le domaine public de l'Alaska, n'était plus valable sur les terres autochtones, divisées en circonscriptions régionales (Meunier 2004). Le colloque de Washington³, organisé par Karen W. Workman (*Society for American Archaeology*), exprime ce changement législatif auquel l'archéologue doit se plier pour pouvoir continuer d'exister. Dès lors, la fouille des sites anciens et le commerce des objets exhumés par l'Autochtone étaient considérés d'un point de vue économique. *Digging for Artifacts* (1983), de Eileen Norbert, commence par confondre la fouille autochtone et le recyclage de la matière ancienne pour lui donner une assise traditionnelle. Puis, elle enchaîne sur différents cas de figure où les sites archéologiques sont protégés ou exploités selon l'avis des Conseils des villages autochtones. Sa démonstration se veut pédagogique. Chaque partie donne son avis; ainsi l'archéologue William B. Workman commente la perte du contexte archéologique : « People erase details of their history when items are sold without historical documentation or analysis » (Norbert 1983:29). Au final, on reconnaît la nécessité de protéger le patrimoine ancien, sans toutefois condamner le fouilleur autochtone qui agit par nécessité.

Ce type de raisonnement bipolaire est symptomatique des années 1980. Depuis que l'archéologue n'a plus le monopole du discours, d'autres acteurs viennent atténuer, voire confronter, une position jusqu'alors dominante. L'exemple le plus frappant vient d'un rapport commandé par le *John Muir Institute Napa* (Californie), où il est question de l'impact de plates-formes pétrolières sur l'environnement marin de l'île Saint-Laurent. Parmi les thèmes abordés avec la population yupik figurent la fouille des sites anciens et le regard que le fouilleur porte sur son activité. Il en résulte une dénégation de la thèse de la destruction. « [N]one of the available evidence (observational or archival) suggests that St. Lawrence Islanders feel that they are destroying their culture by selling the sacred and profane objects of their ancestors » (Little et Robbins 1984:194). Les fouilleurs

³ The Passing of the Public Domain in Alaska: Changing Patterns of Land Ownership and the Future of Alaska Archeology, May 1974.

autochtones ne se considèrent pas comme des « pillers », puisque les sites anciens qu'ils fouillent constituent un patrimoine que leur ont légué leurs ancêtres. « Rather they seem to feel that the efforts of their ancestors have provided them another means for adapting and adjusting their traditional culture » (1984:194). Désormais, quiconque évoque la fouille autochtone sur l'île Saint-Laurent considère cette notion d'héritage, jusqu'alors tue. À cet égard, l'archéologue Aron L. Crowell, sous contrat avec le *National Museum of Natural History* (ex. *U.S. National Museum*), se montre très habile en désignant le vestige, tantôt de ressource d'appoint (« cash income »), tantôt de bien culturel (« cultural resource ») (Crowell 1985:1). C'est à la demande du Conseil autochtone de Gambell que Crowell se rend *in situ* (1-26 août 1984) pour estimer les potentialités archéologiques des principaux sites de l'île Saint-Laurent. Le Conseil serait enclin à leur conservation et même à l'établissement d'un musée (Crowell 1985:1,25). En outre, Crowell entend analyser la situation économique des insulaires pour mieux saisir l'impact des fouilles autochtones. Son projet est ambitieux, contourné, mais l'occasion est unique pour convaincre les Yupiget de revenir sur leur décision. C'est aussi le retour du *National Museum of Natural History* qui n'était pas retourné sur les lieux depuis 1931. Faut-il alors parler d'objectivité dans ce rapport? Non que celui-ci soit différent des comptes rendus précédents, mais ici les propos tranchent radicalement avec l'opinion en général. Par exemple, Crowell réproouve le regard critique que portent la plupart des archéologues sur la fouille autochtone. « Digging is therefore felt to be honest work which exploits inherited resources for survival, not "looting" or "ripping-off" as it is often viewed by conservation-oriented professionals » (Crowell 1985:26). S'il fallait davantage convaincre le lecteur, le recyclage de la matière vient à propos. « Our ancestors used ivory to make the tools they needed for survival. We have a different use for ivory today, but it is no less important for our survival » rapporte-t-il d'un entretien avec un Yupik (Crowell 1985:25). Quant à la situation de paupérisation dans laquelle se trouvent les Yupiget, elle semble justifier pleinement la destruction des anciens villages. « Income from old ivory and artifact sales has become an important aspect of survival in Saint Lawrence Island's isolated rural economy, a fact which has not always been fully appreciated by outside observers of the situation » (Crowell 1985:2). D'un autre côté, l'inventaire des sites archéologiques qu'il réalise est un document unique, où chaque cas est décrit avec un vocabulaire précis, suivant un niveau de dégradation que l'archéologue estime. La nuance des appréciations, rehaussée par un appareillage circonstanciel (« superficially », « slightly », « partially », « heavily », « severely »), oscille entre une fouille à minima et l'abrasion complète du site ancien. Comme Smith, Crowell adopte une attitude réservée à l'égard du fouilleur. Son rapport s'inscrit à la croisée d'opinions antagonistes en statuant sur l'état catastrophique du patrimoine archéologique de l'île Saint-Laurent, sans pour autant heurter la susceptibilité du fouilleur autochtone.

La tentation du « piller »

L'idée de coopération, si novatrice soit-elle après l'ANCSA, se solde par un échec. Les fouilles autochtones continuent au préjudice de la

conservation. L'inventaire sur l'état des anciens villages et campements de l'île Saint-Laurent, réalisé par Crowell, servit de guide aux fouilleurs yupiget (Hollowell 2004:29). En juillet 1985, intriguée par le rapport de Crowell, Susan Morton, archéologue au *Service des parcs nationaux* à Anchorage, décida de se rendre compte de la situation et s'envola pour Gambell. Sa réaction fut sans appel : « To say that these sites have been severely disturbed by economically motivated digging is an understatement » (Hollowell 2004:264). Aussitôt, le discours se scindait en autant d'opinions arrêtées sur la question. Les uns se référaient aux contextes législatif et économique des villages autochtones; les autres ne juraient qu'à travers l'archéologie. Au début des années 1990, la tension est à son paroxysme. Le 25 juin 1989, *The Anchorage Daily News* se faisait l'écho des propos de Morton. « The place looks like it's been carpet bombed » (Perala 1989:G1). L'*Alaska Airlines Magazine* d'avril 1991 rapportait l'ire de Morton. « "We understand the economic motivation," Morton says angrily. "People need money for groceries. People need money for fuel. But it *is* cultural cannibalism... They're destroying their own heritage" » (Eppenbach 1991:75). Morton reprenait à son compte la démonstration plus nuancée de Richard A. Knecht, coordinateur du programme culture et patrimoine sur l'île de Kodiak, notée dans Perala (1989:G7) : « The trouble with the digging on St. Lawrence Island is basic [...] Poverty is poverty. But when the sites are gone, the problem (of poverty) will still be there. It's cultural cannibalism ». La rupture est consommée en juin 1993, lorsque le *Service des parcs nationaux* annonça son intention d'éditer une nouvelle brochure d'information sur la législation de l'archéologie et du commerce de l'ivoire ancien. La demande est si forte que des fouilles clandestines sévissent sur le domaine fédéral où elles sont condamnées par l'*Archaeological Resources Protection Act*. « [T]he damage is now spreading to Federal lands - over half of the state - which are protected by law » (Morton (1994:3). Il faut donc marquer les esprits de sorte à freiner un fléau qui se répand ici et là. Pour cela, les archéologues de *Park Service* ont recours aux figures de style et au bouc émissaire. Tous les regards se braquaient contre les Yupiget de l'île Saint-Laurent, déclarés coupables d'incitation au pillage. « Ted Birkedal, a cultural resources official with the Park Service, said the island is so pockmarked from the mining that it "looks like bombs hit it. It looks like cavities in teeth" » (Critics say ivory policy hurts Alaska 1993).

L'aversion que suscite la fouille autochtone déteint sur l'identité de la population yupik, ramenée au niveau zéro de la civilisation, celui du « sauvage ». Selon un principe dualiste, on opposait les Autochtones, accusés de détruire leur patrimoine ancestral, aux archéologues, censés l'étudier. Chaque clan présentait la fouille, selon son point de vue, sans rémission pour la partie adverse. « Park Service and the federal government have no business and authority dictating to Native peoples what we can do on our own lands. [...] In the past, archaeologists from white institutions have torn through our ancestral village sites looking for bones and artefacts to store in their "museums" » (Paneok 1993:B8). C'est sur cette guerre de tranchées que l'attention des médias se focalisait, en érigeant une image répulsive d'une pratique que d'autres considèrent pourtant traditionnelle (Norbert, Crowell, Staley). Mais à force de tirer à boulets rouges sur le fouilleur autochtone, l'argumentation s'essouffait. « They're digging for dollars.

We want preservation for future research » (Critics say ivory policy hurts Alaska 1993). Le discours butait sur la moralité, tournait en rond depuis le retrait de la *National Historic Landmark Status* des sites archéologiques de Gambell, en 1989. La mesure était symbolique, mais sans effet. Quant à la conservation de zones archéologiques pour les générations futures (d'archéologues), cette idée est aussi vieille que l'*Antiquities Act* (1906), une loi postcoloniale.

Une attitude mesurée

L'approche sociologique, aperçue dans Perala 1989 et Eppenbach 1991, est raffermie par le témoignage de l'archéologue David P. Staley dans *St. Lawrence Island's Subsistence Diggers: A New Perspective on Human Effects on Archaeological Sites* (1993). Au mois d'août 1991 Staley, qui suivait les travaux d'un projet municipal à Gambell, se rendit sur les sites fouillés par les Yupiget et s'entretint avec eux. Sa vision des choses s'aligne sur celle de Crowell. En revanche, elle est totalement différente de l'accroche qui introduit son article. Le préambule du volume 20, numéro 3 du *Journal of Field Archaeology* reflète, à mon avis, l'opinion d'une archéologie sans concession. La pratique yupik y est décrite avec rudesse : « agents of destruction », « site destruction », « economic forces to cannibalize its own heritage ». Pourtant, rien de tel chez Staley qui, comme Crowell, prend ses distances avec un vocabulaire exclusif. « I opt for the term "digger" since both "looter" and "pothunter" have negative connotations and do not apply well in this situation » (Staley 1993:348). S'il invente l'expression « subsistence digger », il apporte à l'observation des fouilles autochtones un instantané impartial et désintéressé. L'époque revient à davantage de modération. Le directeur régional du *Service des parcs nationaux*, John M. Morehead, prône la pédagogie avec l'édition de la brochure *Save Alaska's Heritage*, sans s'appesantir davantage sur le commerce de l'ivoire ancien, qui demeure un sujet sensible. L'attention retombe et, selon la *Native American Grave Protection and Repatriation Act* (1990), celle-ci coïncide avec les premières annonces des retours des squelettes humains dans des villages autochtones de l'Alaska. La fouille des sites anciens de l'île Saint-Laurent n'est plus un thème d'actualité. À peine mentionne-t-on, « They also dig on the island for fossilized ivory », dans un reportage photographique pourtant dédié à la sculpture de l'ivoire de morse à Savoonga (Bernton 1995:D3). Le sujet semble périmé si bien que pour la première fois des photographies montrent de jeunes fouilleurs souriant à même leur tâche (Silook 1999:15)⁴. Quant à l'archéologue, résigné, il reste bien conscient du potentiel préhistorique que recèle l'île Saint-Laurent, même après quatre-vingts années de fouilles exsangues. L'enjeu est peut-être moins le littoral que l'intérieur de l'île, vestige intact de la Béringie. L'archéologue Charles M. Mobley signe ce mince espoir de voir un jour les Yupiget revenir à de meilleurs sentiments envers l'archéologie : « I fear eventually St.

⁴ L'article du Nome Nugget présente un projet local qui a bénéficié du soutien de l'Administration for Native Americans et qui consiste à gérer les objets exhumés des sites anciens (ivoire ancien et os de mammifères marins) au sein d'une société baptisée Okvik, Inc.

Lawrence Island's rightful place in world prehistory will be forever lost. Solutions, if they are to be found, must come through mutual understanding and communication between the world's scientists and the people of St. Lawrence Island » (Mobley 2001:viii).

Conclusion

La question de la disparition et du déclin des civilisations est étudiée sous l'angle du discours archéologique au sujet d'une pratique immuable : la fouille d'anciens villages menée par une population autochtone dans une perspective commerciale. Si la première partie se rapporte à la destruction des sites anciens, causée par le fouilleur yupik, la seconde considère le regard que porte l'archéologue sur ce dernier. Il s'agit d'examiner les faits à partir desquels est élaboré un discours sur la destruction de sites anciens (métonymie de civilisations) et d'en tirer des réflexions sur le caractère urgent de la situation. Pour mener cette réflexion, je me suis appuyé sur une trentaine de documents scientifiques et journalistiques (la liste n'est pas exhaustive) où le fouilleur et la fouille autochtone sont dépeints selon un vocable neutre ou imagé. Puis, j'ai divisé le champ discursif en trois périodes : la première (1926) correspond aux observations qui précèdent les premières fouilles archéologiques, la seconde (1927-1974) se déroule durant les campagnes de fouille et la troisième, depuis que les Yupiget ont recouvré l'île Saint-Laurent en évinçant les archéologues des lieux (1971-à ce jour). Autant de contextes définis qui interrogent la thèse du déclin, de la mutation, et de l'effondrement d'une société autochtone, rendue responsable de la destruction de sites archéologiques.

Un premier constat invite à nuancer le discours catastrophiste en usage dans le milieu de l'archéologie. En effet, la menace que fait peser le fouilleur autochtone sur le site ancien est diversement appréciée selon les archéologues. Si la fouille des éboulis est l'un des facteurs qui provoque la première campagne de fouille (Hrdlicka, Collins) en revanche, lorsque l'archéologue prospecte et fouille où bon lui semble, alors la pratique autochtone n'affecte pas son travail (Collins, Ackerman, Bandi). La notion de menace resurgit quand le compromis est rompu (Smith). C'est-à-dire après le retrait de l'archéologie institutionnelle de l'île Saint-Laurent, causé par un profond différend sur l'appropriation des squelettes humains. Avec l'*Alaska Native Claims Settlement Act*, la multiplication des observateurs donne un aperçu plus complexe de la fouille autochtone, au regard de considérations autres que scientifiques, comme le manque de ressources économiques ou cette notion d'héritage si particulière aux années 1980. Le discours n'est plus l'apanage de l'archéologue qui intègre la dimension sociale dans son rapport tout en évaluant les dommages que subissent les sites anciens. Au cours de cette période, le fouilleur autochtone s'est vu qualifié de destructeur d'anciennes civilisations (Hrdlicka), de collaborateur indispensable aux archéologues (Collins, Ackerman, Bandi), de travailleur indépendant (Smith), exerçant dans son plein droit (Little and Robbins, Norbert), par nécessité (Norbert, Crowell), par cupidité (Morton, Birkedal), par tradition (Crowell, Norbert, Staley). Ainsi, les sentiments à l'égard d'une pratique autochtone, quasiment

invariable depuis les années 1920, se muaient en autant de regards. Ce n'est donc pas le phénomène qui changeait, mais notre manière de l'appréhender. La situation d'urgence fluctue selon une loi endémique que l'on peut écrire ainsi. Plus l'archéologie institutionnelle est absente des lieux où l'on estime qu'elle devrait être, plus le caractère urgent se fait ressentir et inversement. Dans ces conditions, le discours catastrophiste sert d'abord les intérêts de celui ou de celle qui le brandit. Dans le cas de l'île Saint-Laurent, c'est organiser une expédition anthropologique (Hrdlicka); c'est préserver les sites archéologiques en vue de les fouiller ultérieurement (Crowell, *National Museum of Natural History*); c'est condamner le commerce de l'ivoire ancien sur le domaine fédéral, sinon recouvrer l'autorité de l'archéologie là où elle ne l'exerce plus (Morton, Birkedal). Convoquer la disparition d'une ancienne civilisation c'est déjà préparer le terrain à un projet connexe. Seule la manière de le conduire change en fonction de perspectives attendues. Dénoncer la fouille autochtone sous l'angle de l'ethnocide (« cultural cannibalism », « destroying their own heritage ») conduit à ignorer superbement les conditions climatiques de la région, minorer la situation économique des insulaires, éluder le discours de l'Autochtone sur son activité et fait table rase de l'impact des campagnes archéologiques sur celui-ci (Meunier 2008). En extirpant l'environnement et les causes qui nourrissent la fouille autochtone, le discours nous entraîne dans son sillage alors que les enjeux sont peut-être à rechercher ailleurs. Le discours catastrophiste sur la disparition des sites anciens de l'île Saint-Laurent est vraisemblablement la toile de fond d'un autre conflit : l'appropriation des biens archéologiques. Durant cinquante ans, l'archéologue a exercé un droit quasi absolu d'exhumer sur l'île Saint-Laurent qu'il a négligemment perdu depuis. Les jeux sont-ils faits? L'histoire de l'archéologie et des fouilles autochtones dans cette région de l'Alaska montre que le compromis est possible. Il est même salutaire. C'est garantir le retour au dialogue dans ce haut lieu de l'histoire inuit et de la préhistoire américaine, où les archéologues n'aspirent qu'à revenir avec des sentiments plus respectueux envers l'Autochtone que par le passé.

Bibliographie

- Ackerman, Robert E.
1959 Siberians of the New World. Expedition. Expedition, The Bulletin of the University Museum of the University of Pennsylvania 1(4):24-35.
- Allen, Cathy
1974 Eskimos Want Ancestor Back. Anchorage Daily Times July 15: boîte Henry B. Collins, fichier H.-G. Bandi. National Anthropological Archives, Smithsonian Institution, Washington.
- Bandi, Hans-Georg
1968 Rapport préliminaire sur le « projet de recherches archéologiques de l'île Saint-Laurent 1967 » de l'Université de Berne (Suisse) et de l'Université d'Alaska. Bulletin de la Société Suisse des Américanistes 32:3-14.
1985 Tombes préhistoriques esquimaudes de l'île Saint-Laurent, Alaska. Inter-Nord 17:165-172.
- Bernton, Hal
1995 The Art and the Deal. Anchorage Daily News August 21: D1-3.
- Collins, Henry B.
1928a Diary of Henry B. Collins, Alaska. Document non publié. National Anthropological Archives, Smithsonian Institution, Washington.
1928b The Eskimo of Western Alaska. Explorations and Field-Work of the Smithsonian Institution in 1927. Tiré à part de Smithsonian Miscellaneous Collections, Smithsonian Institution, Washington:149-156.
1937 Archeology of St. Lawrence Island, Alaska. Smithsonian Miscellaneous Collections, Smithsonian Institution, Washington, 96(1):1-431.
- Critics say ivory policy hurts Alaska
1993 The Anchorage Daily News, June 5. [Document sans numéro de page, photocopié à l'Office of History and Archaeology, Anchorage]
- Crowell, Aron L.
1985 Archeological Survey and Site Condition Assessment of Saint Lawrence Island, Alaska, August 1984. Report submitted to Department of Anthropology, Washington: Smithsonian Institution, Washington et Sivuqaq: Incorporated Gambell.
- Eppenbach, Sarah
1991 Pillaging the Past: Raiders of the Lost Art. Alaska Airlines Magazine April:75-79.
- Hollowell, Julia J.
2004 "Old Things" on the Loose: The Legal Market for Archaeological

Materials from Alaska's Bering Strait. UMI Dissertation Services 3133876, Ann Arbor.

Hrdlicka, Ales

1926 Dossier « Collins »: boîte 18. National Anthropological Archives, Smithsonian Institution, Washington.

1927 Anthropological Work in Alaska. Explorations and Field-Work of the Smithsonian Institution in 1926. Smithsonian Miscellaneous Collections, Smithsonian Institution, Washington 78(7):137-158.

1943 Alaska Diary 1926-1931. Lancaster: The Jaques Cattell Press.

Jenness, Diamond

1929 Little Diomed Island, Bering Strait. *The Geographical Review* 19:78-86.

Little, Ronald L. et Lynn A. Robbins

1984 Effects of Renewable Resource Harvest Disruptions on Socioeconomic and Sociocultural Systems: St. Lawrence Island. Technical Report Number 89. Napa, California: John Muir Institute, et Anchorage: Alaska Outer Continental Shelf Office Socioeconomic Studies Program Minerals Management Service.

Meunier, Yannick

2001 Commerce et anthropologie, une relation symbiotique sur l'île Saint-Laurent, Alaska. Thèse de doctorat de 3e cycle, Études du monde anglophone, Université de Paris 3 Sorbonne Nouvelle.

2004 Archéologie préventive et archéologie profane sur l'île Saint-Laurent, Alaska. In *Espace(s) public(s), espace(s) privé(s)*. Albane Cain, dir. Pp. 391-400. Paris: L'Harmattan.

2006 La région du détroit de Béring, source du marché des objets archéologiques inuits. In *Les mondes des Amériques et les Amériques du monde*. Amaryll Chanady et al., dir. Pp. 303-313. Ottawa: Legas.

2008[Sous presse] Le conditionnement des ivoires anciens, une autre façon d'appréhender la fouille des sites archéologiques sur l'île Saint-Laurent, Alaska. Actes du 15e Congrès international des études inuit, Paris.

Mobley, Charles M. & Associates

2001 Archaeological Monitoring of Military Debris Removal from Gambell, St. Lawrence Island, Alaska. Fairbanks: the U.S. Army Corps of Engineers.

Morton, Susan

1994 Demand for Ivory Damages Landmarks. UAA Student Anthropology Club February-March:3.

Norbert, Eileen

1983 Digging for Artifacts. *Alaska Native News* December:27-29.

Oovi, Lloyd

1995 How Gambell was a Long Time Ago. *Sivugam Nangaghnegha*

1:11-25.

Paneok, Ellen

1993 Ivory Policy Lacks Cultural Sensitivity. Anchorage Daily News, June 18: B8.

Perala, Andrew

1989 Pillaging The Past. Anchorage Daily News, June 25: G1,3,7.

Silook, Susie

1999 St Lawrence Island « Digs » Resource Management. The Nome Nugget, July 22:15.

Smith, George S., Zorro A. Bradley, Ronald E. Kreher et Terry P. Dickey
1978 The Kialegak Site, St. Lawrence Island, Alaska. Anthropology and Historic Preservation, Cooperative Park Studies Unit, University of Alaska Fairbanks, Alaska. Occasional Paper 10, April.

Staley, David P.

1993 St. Lawrence Island's Subsistence Diggers: A New Perspective on Human Effects on Archaeological Sites. Journal of Field Archaeology 20(3):347-355.

Résumé/Abstract

Les Yupiget de l'île Saint-Laurent, en Alaska, ont fait l'objet d'intenses critiques de la part des archéologues dans les années 1990. Ces derniers leur reprochaient, à tort ou à raison, d'exploiter leur patrimoine ancestral à des fins commerciales. Le vocabulaire, pour décrire la scène, était parfois d'une rare violence (« destruction », « terrain bombardé ») et donnait l'impression d'une fin de monde. Qu'en est-il du discours archéologique avant et après cet épisode? La littérature scientifique, qui couvre près de quatre-vingts années de fouille, permet de suivre les changements de perception sur une pratique autochtone controversée.

Mots clés : Île Saint-Laurent, Alaska, fouille autochtone, archéologie, érosion marine

The Yupiget of Saint Lawrence Island in Alaska were heavily criticized by the archaeologists in the 1990's for the commercial exploitation of their ancestral heritage. The terms used by the archaeologists were sometimes strong and descriptive - words such as "destroyed", "bombed sites" gave the impression that it was the end of the world. Have all the comments by the archaeologists in the past been as negative as those in the 1990's? By studying the documents and literature written by the archaeologists as far back as eighty years ago, one can follow the changes of perception on the controversial native excavation practices.

Keywords: Saint Lawrence Island, Alaska, Native dig, archaeology, sea erosion

*Yannick Meunier
Docteur de 3^e cycle de l'Université de Paris 3
Centre d'études canadiennes et des cultures nord-américaines
Université de Paris 3 Sorbonne Nouvelle
yanmeun@yahoo.fr*